



Numéro : 44

Avril 2016



L'église de Sagelat au printemps

PÉRIGORDIN, PÉRIGOURDIN.

Paul Vergnaud est l'auteur d'un petit livre calligraphié de 205 pages, édité en 1976 (duplication TIR 2000 Périgueux) « Orchestration anti-périgourdine ». Il fait référence à Montaigne : *Cecy est un livre de bonne foy, lecteur.*

La présentation au dos de cet ouvrage intervient dans la controverse qui oppose les partisans du mot « périgordin » à ceux qui défendent l'usage de « périgourdin ».

Il ne sera fait état dans cet article que de courtes citations par respect au code de la propriété intellectuelle. Ce livre très documenté et référencé a fait l'objet de cinq années de recherches ; il est évidemment à lire.

Vergnaud rappelle d'abord qu'Eugène Le Roy dans la note orthographique, sorte d'avant-propos à « Année rustique en Périgord » de 1906, énonce ses raisons pour l'emploi du mot « périgordin ». Elles ont déjà été mentionnées dans un article du n° 8 de « Lo Chalelh » (Carnet de notes 1900).

Le Roy affirme que périgordin est la vraie orthographe étymologique, historique (Montaigne, Brantôme) et euphonique.

Or Vergnaud note que la première édition du « Moulin du Frau », réalisée aux frais de l'auteur en 1895, fut honorée d'un avant-propos d'Alcide Dusolier, écrivain, critique littéraire et sénateur de la Dordogne. Pour désigner les habitants du Périgord et pour qualifier leur terroir, Dusolier employa « périgourdin » selon l'usage. Cette préface subsista jusqu'en 1927 dans les différentes rééditions.

Il étudia ensuite les différents usages des deux mots au cours des siècles à partir des deux plus anciennes copies de

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE

Périgordin, Périgourdin par Michel ROBIN (*pages 2 et 3*).

Un curé guérisseur : l'abbé Chanat à Sagelat par Gérard Marty (*pages 4 à 13*)

Le Bugue au temps du cours complémentaire (suite) par Gérard MARTY (*pages 14 à 18*).

Limeuil au XIX^{ème} siècle par Gérard MARTY (*pages 22 et 23*)

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan per Gérard MARTY (*pajas 19 a 22*).

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY (*pages 19 à 22*).

ACTUALITÉS

Quand la Dordogne gronde (*page 24*)

Bertrand de Born, dans les années 1220 - 1225 (ouvrage de Stimming).

Il termina son étude en rappelant que la région de la Gaule qui correspond à peu près à la Dordogne était, au moment de la conquête romaine, habitée par une population qui portait le nom de Petrocorii ou plutôt de Petrocurii. Le nom de ce peuple était tiré de la Fédération de quatre petites républiques à laquelle il appartenait : quatre (*petru*) armées (*corio*), termes celtiques.

PETRUCORIO est l'étymon d'où sont sortis Périgourdin, Périgueux et Périgord.

PETROCURII est le nom du peuple ou des habitants transmis pour la première fois par César. Doublé d'une forme adjectivale le mot mènera à Périgourdin.

Note : Une question a été posée au courrier des lecteurs du bulletin de la SHAP du 1^{er} trimestre 2015 sur l'emploi du mot périgourdin et l'abandon du mot périgordin.

Il a été répondu que « même si certains dictionnaires semblent d'accord avec ce

choix, l'unanimité est loin d'être faite. De nombreux auteurs à la suite d'Eugène Le Roy continuent d'utiliser Périgordin pour les habitants du Périgord et le mot Périgourdins pour les habitants de Périgueux ».

De même, Michel Labussière (Shap 2^e Tome 2015) rappelle qu'il avait tenté de faire le point dans « La Dordogne libre » en 1976, à l'occasion de la sortie du petit livre de Paul Vergnaud « Orchestration anti-périgourdine » en concluant que la discussion était loin d'être close. Il ajoute le « Périgordin » désignait pour Denis Peyrony, une culture du début du Paléolithique supérieur, aujourd'hui appelée le « Gravettien ».

Note de lecture : Jean des Bories est l'auteur du livre « Mémoire et racines du petit-fils de Bousquéto ». Il est né, comme son patronyme peut l'indiquer, dans une modeste ferme, « bória »⁽¹⁾ en Périgord. Il décrit des scènes de la vie rurale : les moissons, les vendanges, la fête votive, l'école...

Il ajoute que « si la mémoire de son enfance n'arrête pas la fuite du temps, qui est son essence même, c'est qu'il lui

appartient seulement d'en combattre l'érosion. C'est la vérité d'une époque où les gens trouvaient parfois du bonheur dans leur misère ».

Son grand-père, Guillaume à l'état civil, né en 1865, était appelé « Bousquéto », ce qui lui « convenait parfaitement, aussi bien en raison de sa courte taille et de sa modeste corpulence que de son caractère.

Conciliant de nature, c'était un homme de paix. Il ne comprenait même pas le français ce qui, en contrepartie, lui donnait l'avantage de parler de façon savoureuse sa langue maternelle, l'occitan. Il en avait l'usage à l'état pur ».

C'est un petit livre de 150 pages qu'il faut lire absolument, qui vous montrera la fin d'un monde « fait de sentiers perdus sous la neige, de moines⁽²⁾ et de soupes grasses, où les gens menaient une vie rude sans être malheureux ».

⁽¹⁾ Prononcer : *borio*.

⁽²⁾ Récipient rempli de braises que l'on plaçait entre des armatures de bois pour chauffer un lit.

Michel ROBIN

Association : "Jeunesse Alloise".



Battages dans les années cinquante Collection O. Lesvigne

UN CURÉ GUÉRISSEUR : L'ABBÉ CHANAT À SAGELAT (Suite).

Installé au presbytère, près de l'église de Sagelat, depuis le 21 octobre 1897, l'abbé Chanat, assure son ministère tout en recevant de plus en plus de personnes en consultation.

Dans un extrait du *Courier Français* du 26 novembre 1983, un journaliste écrit le « Billet de Cyr » dans lequel il relate ses souvenirs sur les guérisseurs en Dordogne. Voici ce qu'il écrit à propos du curé de Sagelat :

« ...le « guérisseur » le plus célèbre du Périgord, que j'ai connu alors que j'étais jeune. Sa renommée s'étendait au-delà des frontières de la France. On prétend même qu'il avait soigné le roi d'Espagne Alphonse XIII. Il s'agissait du curé de Sagelat dans la région de Belvès. Ce prêtre à la vocation tardive, avait fait des études de médecine avant d'entrer dans les ordres. Il soignait en connaissance de cause certaines maladies, par des décoctions à base de plantes qu'il trouvait dans la région. Il préparait lui-même ses remèdes et ses patients repartaient avec quelquefois une bonne dizaine de bouteilles.

Il y avait certains jours des attentes interminables pour pouvoir approcher du « Puy Chanat ». Ses réussites étaient indiscutables et de nombreux médecins étaient de ses amis. »

Les informations données par le journaliste en recourent d'autres. Il est vrai qu'être ordonné prêtre à 30 ans



Cliché reproduit Allard, photo, Bergerac

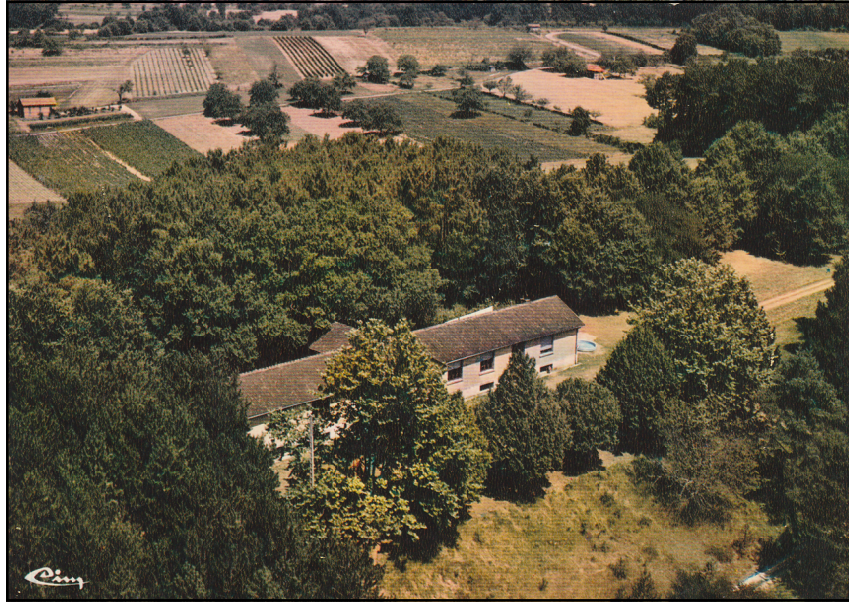
Souvenez-vous dans vos prières
de
M. l'Abbé François-Alfred CHANAT
ordonné prêtre le 10 mars 1894
Vicaire à Belvès
Curé de Sagelat le 21 octobre 1897
Vice-Doyen du Canton de Belvès
Endormi dans la paix du Seigneur, le 20 juin 1935
à l'âge de 71 ans

Document des Archives Diocésaines

pouvait passer pour une vocation tardive quand, pour la moyenne des séminaristes, l'ordination était prononcée peu après 25 ans.

En ce qui concerne les études de médecine, Gaston Fauvel qui a écrit sa nécrologie, se contente de dire que François Chanat « songea d'abord à se faire une situation dans le monde ». L'abbé Bouet, dans son dictionnaire indique : « au séminaire, il se passionna pour la botanique ».

En ce qui concerne les bouteilles données à ses patients, cela est confirmé par une lettre conservée aux Archives Diocésaines.



Carte postale du Puy Chanat dans les années 50, autrefois dénommé Petchaunat

Dans cette lettre, une de ses patientes lui demande de lui renouveler son traitement et le prie d'envoyer la caisse de médicaments en gare de Bordeaux-Bastide.

Parmi les médecins, tous n'étaient pas d'accord avec les méthodes de l'abbé Chanat. Jean-Louis Garrigue dans sa biographie du docteur Boissel (1872-1939), médecin à Saint-Cyprien écrit : « le pasteur de Sagelat, près de Belvès à douze kilomètres de Saint-Cyprien, exerce du temps de Boissel et sa renommée va jusqu'en Espagne ».

Il existe encore des personnes pour évoquer le souvenir d'un propriétaire d'une voiture automobile qui assurait le transport des malades de la gare de Belvès au presbytère de l'abbé Chanat. On trouve aussi dans les écrits, le fait que l'abbé recueillait lui-même les plantes dans les environs, notamment sur la colline du Petchaunat qu'il finira par acheter.

La préparation des décoctions dont il ne semble rester aucune recette - sauf que l'eau était puisée, dit-on, à la fontaine de Rouchy - l'entraînera dans la construction d'un laboratoire.

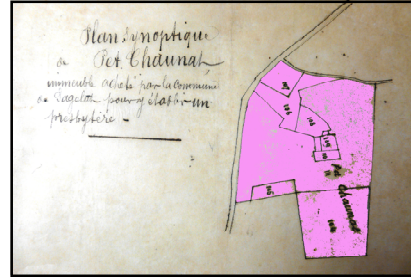
L'installation à Sagelat de l'abbé Chanat résultait d'un double souhait :
– la population de Sagelat avait apprécié le ministère du prêtre alors qu'il était vicaire et logé à Belvès ;
– on peut penser que l'abbé, de son côté, souhaitait prendre une indépendance par rapport à la cure de Belvès, d'autant que ses pratiques de guérisseur n'étaient peut-être pas bien vues en raison sans doute de la renommée grandissante qu'elles lui procuraient. Mais pour faire venir le curé à Sagelat, il fallait un presbytère et les habitants de la paroisse s'y consacrèrent avec application. En 1897, une souscription récolta 3 558,50 F. L'abbé Chanat s'engagea à l'abonder de 1 550 F et la commune obtint un secours de 2 800 F.

Avec un emprunt de 3 600 F la commune réunissait un capital de 11 508,50 F pour acquérir une petite propriété sise à côté de l'église et disposant d'une maison d'habitation suffisamment vaste pour servir de presbytère.

La ferme appartenait aux époux Delzequaux (dits aussi Delzecant) qui l'avaient achetée le 5 janvier 1893 à Jean Maraval dit Julien pour 3 000 F (Ad 3 E 10625 et 10604). Bernard Delzequaux était poseur à la compagnie du Chemin de Fer d'Orléans. Sa femme Adeline ayant obtenu le gardiennage d'un passage à niveau à Saint-Vincent-de-Cosse, le couple avait déménagé et mis l'habitation en location.

La propriété des Delzequaux, constituée d'un ensemble de parcelles d'un seul tenant et d'une habitation voisine de l'église, convenait bien pour devenir le presbytère de la commune.

M. Manière, maire de la commune, après délibération du conseil municipal, entreprit les démarches envers les époux Combe locataires des lieux, Delzequaux le propriétaire et les autorités de tutelle. La vente fut réalisée le 24 septembre 1897 par devant M^e Georges Bonfils-Lascaminade, notaire à Belvès.

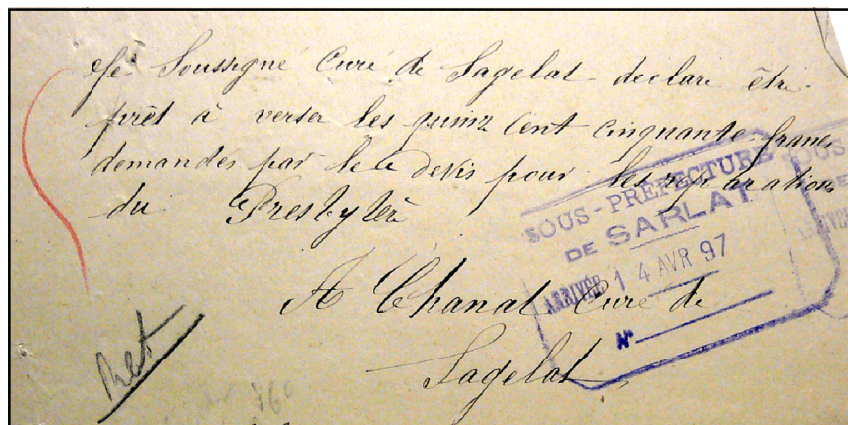


Propriété achetée par la commune de Sagelat en 1897

L'acquisition s'est faite pour la somme de 9 000 F à laquelle la commune a dû ajouter 1 550 F de réparations, 600 F d'indemnité au locataire et 360 F de frais. Au final, l'opération n'a dépassé le budget que de 1, 50 F et l'abbé Chanut, nommé curé de Sagelat le 21 octobre 1897, pouvait entrer dans son presbytère rénové.

On ne peut que remarquer la générosité de l'abbé qui, après avoir participé pour 500 F à la souscription, n'hésite pas à donner 1 550 F pour les réparations d'un bien acheté par la commune.

L'abbé Chanut installé dans son nouveau presbytère à la satisfaction des paroissiens de Sagelat poursuit son ministère et reçoit des malades de plus en plus nombreux.



La souscription de l'abbé Chanut pour la réparation du presbytère

Plus tard les paroisses de Carves, Grives, Saint-Amand et Saint-Germain tomberont dans sa compétence.

L'abbé Bouet, dans son dictionnaire, signale quelques conflits avec les curés de Belvès pour des questions de casuel. La renommée de l'abbé Chanat est telle que des paroissiens de Belvès souhaitent que les baptêmes, mariages et sépultures soient faits par lui ce qui prive les curés voisins des offrandes correspondantes.

Mais voilà qu'avec le nouveau siècle, arrivent les lois de la séparation de l'église et de l'État. Non seulement l'abbé Chanat ne reçoit plus de salaire de la part du préfet, mais il devient locataire d'un bien appartenant à la commune de Sagelat et doit acquitter un loyer.

Il prend assez mal ces nouvelles dispositions et dans un premier temps, s'adresse directement à Aristide Briand, ministre de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des cultes de mars à octobre 1906, pour lui demander si les dons qu'il a faits pour le presbytère ne lui créent pas un titre pour le remboursement.

N'ayant pas reçu de réponse suite au remplacement du ministre, l'abbé Chanat écrit le 29 janvier 1907 à Henri Estelle, Préfet de la Dordogne de 1900 à 1910. Il rappelle les conditions dans lesquelles il est venu à Sagelat à la demande des paroissiens et énumère les dépenses qu'il a engagées : 500 F pour la souscription et 6000 F pour des réparations aux bâtiments et la remise en état de l'enclos en vue d'en tirer un petit revenu.

Il termine sa lettre en disant qu'il voudrait « rester dans l'immeuble que tout le monde considère presque comme ma maison. Pour y rester suis-je obligé de

louer le presbytère que j'ai organisé et réparé, la vigne que j'ai plantée et la prairie artificielle que j'ai constituée ? »

Suite à la pétition du desservant, le maire de Sagelat doit donner au Préfet les renseignements détaillés. Le maire a changé et le nouveau reconnaît que l'abbé avait participé aux dépenses mais conteste le chiffre de 6 000 F. Dans un souci d'apaisement, il propose, en accord avec son conseil, de laisser au curé la jouissance gratuite du presbytère et des dépendances.

Las, le sous-préfet de Sarlat n'est pas d'accord avec la proposition du maire. Dans une lettre au préfet du 6 mars 1907, il estime que l'administration n'a pas à entrer dans les considérations exprimées par l'abbé Chanat laissant aux seuls tribunaux le soin de trancher le différend. La commune étant nominativement propriétaire de l'immeuble, il lui appartient d'apprécier elle-même, la reconnaissance des droits dont le desservant peut se prévaloir.

Le conseil municipal trouvera le 14 avril 1907 un accord conciliant par lequel il loue le presbytère à l'abbé Chanat pour la somme de 60 F par an à partir de 1908 sur la base d'un bail de 9 ans valable à partir du 1^{er} janvier 1908. Cependant, ce bail serait résilié au cas où l'abbé Chanat serait déplacé et la municipalité serait alors libre de demander un autre prix.

Cependant cet accord ne satisfait pas tous les citoyens. Le 16 avril, un agriculteur du village de Fongauffier, exprime au préfet son mécontentement de la mansuétude du conseil municipal envers le prêtre. Il fait remarquer que l'abbé Chanat loue 200 F à un particulier le pré du presbytère et garde pour lui un jardin et une vigne. En conséquence, il estime, avec d'autres

concitoyens, que le presbytère devrait être loué 150 F ce qui laisserait à l'abbé un reliquat de 20 F après paiement des impôts.

Cette pétition est restée sans réponse mais elle nous montre l'abbé Chanat comme un exploitant avisé des dépendances du presbytère d'une contenance de un hectare, trente huit ares et quarante centiares : la prairie artificielle qu'il a créée est louée à un voisin, la vigne qu'il a plantée lui fournit du vin et il entretient un jardin pour ses légumes.

L'abbé Chanat passera de nombreuses années dans ce presbytère et notamment toute la durée de la première guerre mondiale dont les effets ne manquent pas de se faire sentir sur la commune de Sagelat. En 1926, l'abbé Chanat, lassé peut-être de faire des demandes de réparations qui n'aboutissent pas, propose à la commune d'acheter le presbytère et les bâtiments qui y sont rattachés. Il est prêt à donner 30 000 francs au comptant à la commune et à réserver une partie suffisante de l'immeuble pour le logement à perpétuité du curé de la paroisse.

Le maire présente l'offre en conseil municipal le 26 avril et le 16 mai 1926. Il estime que l'opération doit être réalisée en deux temps :

- d'abord une vente pure et simple par la commune,
- ensuite une donation à la commune de la partie réservée au presbytère.

Le maire précise que la somme proposée correspond à la valeur réelle de l'immeuble à aliéner et que l'abbé Chanat désire faire cette acquisition dans un but purement charitable.

Il ajoute que si cette aliénation ne se faisait pas, la commune serait dans l'obligation d'engager des réparations



Photo Gérard Marty

La tour-château d'eau et les étables

dont le montant est estimé à 10 000 F. Le conseil municipal délibère et charge le maire d'entamer les démarches administratives conduisant à l'aliénation du bien.

L'affaire revient en conseil municipal le 5 septembre 1926. Après délibération, constatant que l'immeuble menace ruine et nécessite des réparations urgentes et élevées, le conseil est d'avis que l'immeuble de Petchaumat doit être vendu à Monsieur Chanat, curé de la paroisse. L'enquête du 31 octobre au 8 novembre 1926, ordonnée par le sous-préfet de Sarlat, n'ayant suscité aucune réclamation et l'avis du commissaire enquêteur étant favorable, le conseil municipal maintient son projet de vendre l'immeuble pour 30 000 francs payables au jour de la vente, cette somme devant entrer dans les ressources ordinaires de la commune.

Comme convenu, les 30 000 francs ont été payés comptant devant le notaire le jour de la signature du contrat. La somme sera affectée au remboursement par anticipation d'un emprunt de 5 000 francs, contracté par la commune auprès d'un particulier pour

la construction du chemin rural de Maillac à Pétrou, le surplus étant affecté à l'achat de rente sur l'État.

Restait à résilier le bail de location qui ne devait expirer que le 31 décembre 1929. Ce fut chose faite lors de la session du conseil municipal du 16 septembre 1927 qui annula le bail à compter du 19 janvier 1927, date à laquelle l'abbé Chanat en est devenu le propriétaire. Le second terme de l'accord, à savoir la donation d'une partie des bâtiment pour le logement d'un prêtre ne se fera pas.

L'acte précise que les immeubles sont situés à Péchaunat (dans les délibérations du conseil municipal, on écrit Petchaunat) sur des parcelles d'une contenance totale de 2 hectares cinquante-neuf.

La maison d'habitation comprend au rez-de-chaussée un « pas perdu » avec un escalier donnant accès au premier étage, une cuisine, une salle à manger, un salon. Le premier étage comprend un « pas perdu » semblable, l'escalier pour le grenier, deux chambres à coucher et un cabinet de travail. On nomme « pas perdu » un vestibule permettant de desservir plusieurs pièces.

On note également, à côté de la maison, la présence d'une grange sur remise et étables mais la tour n'est pas indiquée. Dans un récépissé de déclaration de la préfecture du 27 mars 1957, on apprend que cette tour était à usage de château d'eau et de station de pompage ; elle a donc été construite postérieurement à l'achat des immeubles par l'abbé.

L'année suivant l'achat du presbytère, l'abbé Chanat estime que son église a besoin d'être rénovée.

En effet les dernières réparations sont anciennes. Le 25 mai 1856, un devis de 1 200 F prévoyait de réparer la voûte,

crépir le sanctuaire, blanchir les murs intérieurs et réparer la sacristie. Mercier, maçon domicilié à Belvès avait remporté l'adjudication pour 975 F.

Puis, en 1882, Avezou, charpentier à Belvès, avait posé un plancher en chêne et refait un plafond en bois du nord.

En 1928, l'abbé Chanat estime que de nouvelles réparations s'imposent et prend en charge tous les frais.

Il fait remplacer le dallage de pierres du sol et abattre le plafond de bois posé en 1882.

La sacristie d'origine devait être accolée au flanc nord de la nef si l'on se fie aux murs qui subsistent encore. Elle ne lui donne pas satisfaction et il sacrifie l'abside à cet usage. Pour cela, il sépare l'abside du reste de la nef par une cloison sous une voûte en plein cintre.

L'autel reconstruit est donc avancé dans la nef. Il repose sur un mur de pierres à l'arrière et deux robustes piliers avec des chapiteaux ornés de feuillages et d'entrelacs à l'avant.



Photo Josette Marty

L'autel de l'église de Sagelat

Nous retrouvons l'autel aujourd'hui dans l'état laissé par l'abbé Chanat avec ses quatre chandeliers de bronze et la petite porte également en bronze fermant le tabernacle.

La porte représente, dans une mandorle, la figure du Père soutenant le Fils sur la croix.



L'abside avec l'autel d'origine

Photos Josette Marty

Le plafond en bois est remplacé par une voûte d'arêtes en briques reposant sur des arcs romans portés par quatre colonnes. Sur une carte postale prise peu de temps après les travaux de 1928, seuls les chapiteaux de chaque côté de l'autel sont sculptés. Ils l'ont donc été à la demande de l'abbé Chanat.

Ce sont des chapiteaux historiés qui représentent, selon l'abbé Danède, à droite le martyr de saint Victor supplicié à Marseille vers l'an 300 et à gauche celui de saint Barthélémy apôtre martyrisé à Albane en haute Arménie.

Ces chapiteaux ont été sculptés dans le style du XIIème siècle ; le sculpteur n'est pas mentionné, mais cela aussi fait partie de la tradition !

La nef a gardé l'aspect authentique d'une église rustique dans une petite paroisse périgourdine, preuve que l'abbé Chanat se faisait une haute idée de la restauration de l'édifice.



La porte du tabernacle



Carte postale montrant la nef après les travaux de l'abbé Chanat

La carte postale ci-dessus montre bien l'arc triomphal devant l'autel avec les deux chapiteaux sculptés, tels qu'on peut les voir actuellement. On aperçoit également les représentations de saints au-dessus de l'autel et sur les côtés. On remarque aussi des stations du chemin de croix aujourd'hui remplacées.

La plaque portant les noms des soldats de Sagelat morts pour la France a été mise en place sous le ministère de l'abbé Chanat, elle est toujours au même endroit.

Les chapiteaux au premier plan de la carte ne sont pas sculptés. Le successeur de l'abbé Chanat a repris les travaux de l'église plus tard, les sculptures actuelles sont de facture et d'inspiration différentes.

Les réfections dans l'église étant bien avancées, l'abbé Chanat a d'autres projets. Le 5 mai 1931 il achète aux époux Issandoux pour 6 000 F un immeuble voisin situé près du cimetière.

On trouve aux Archives Diocésaines un devis pour la construction d'un préventorium au « Puy-Chanat ».

On change alors complètement d'échelle puisque le devis est établi par la Société Laborerie, Prado et Minaud de Paris pour la somme forfaitaire de 800 000 F !

Les travaux ont été menés à bonne fin et l'abbé Chanat a occupé un nouveau bâtiment près du cimetière où il aurait installé un laboratoire et son bureau.



Photo Josette Marty

Nouveau bureau pour recevoir les malades et le laboratoire

Il est à remarquer qu'en raison de la renommée du prêtre, la patronymie influe sur la toponymie. Le lieu-dit Petchaunat devient Puy-Chanat sur l'acte du 5 mai 1931.



Photo Josette Marty

***Plaque à l'entrée du laboratoire
de l'abbé Chanat***

L'abbé Chanat a profité pendant quelques années du nouveau bâtiment qu'il a fait construire près du cimetière.

Ce bâtiment comprend une maison d'habitation à laquelle est adjointe une annexe pour son laboratoire et le bureau où il recevait ses malades d'après ce qui se dit encore.

Un peu plus loin, sur la colline, derrière les arbres, se dressent les toits de vastes constructions que l'on appelle le « Château ».

Est-ce dans ce bel immeuble que l'abbé Chanat voulait placer son sanatorium ?

Il n'a pas été possible de trouver des documents ou des plans. Le devis de 800 000 F concernait tous les travaux d'entreprise générale, les moellons et pierres de taille devaient être rendus sur le chantier par les soins du propriétaire.

L'incertitude grandit du fait que la carte postale de la page 5 est celle d'une colonie de vacances, installée vraisemblablement plus tard au Puy-Chanat.

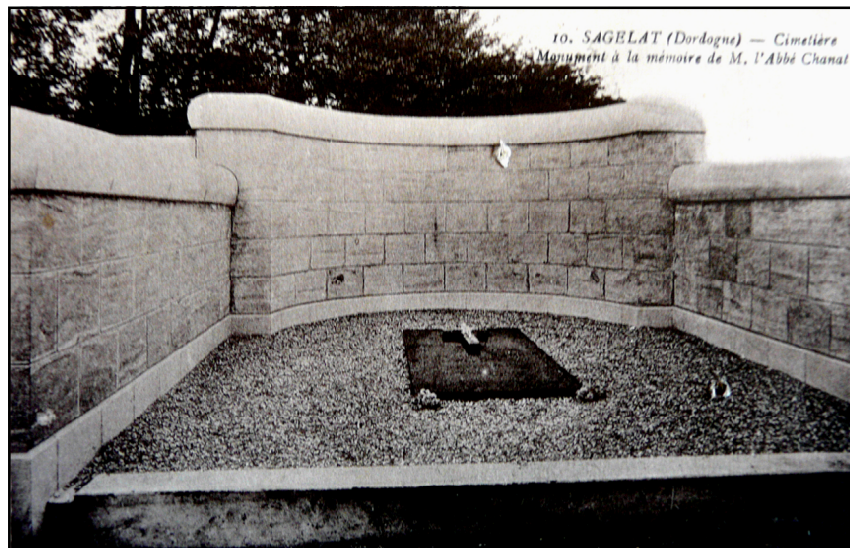
Les bâtiments que l'on voit sur la carte postale sont d'une facture beaucoup plus fruste que les constructions déjà citées .

L'abbé Chanat est décédé le jeudi 20 juin 1935. Les obsèques ont eu lieu le samedi 22 vers 9 heures par un soleil splendide selon Gaston Fauvel qui a écrit la nécrologie et mentionné l'immense foule qui a accompagné le cercueil au cimetière. La nécrologie mentionne également l'incessant travail de l'abbé partagé entre ses malades en



Archives diocésaines

L'abbé Chanat à son nouveau bureau



Carte postale de la tombe de l'abbé Chanat

nombre toujours croissant, la desserte de ses cinq paroisses et la direction de travaux qu'il poursuivit jusqu'à ses derniers jours.

Aux obsèques, le clergé était nombreux et Gaston Fauvel note la présence du Vicaire Général Lafon. Il représentait l'évêque du Diocèse de Périgueux et Sarlat, Monseigneur Louis qui avait été nommé le 16 août 1933.

L'abbé Chanat fut enterré dans le cimetière de Sagelat, dans un espace près de la route qui longe la propriété du Puy-Chanat.

Une carte postale a été éditée peu après, elle présente la tombe comme un monument à la mémoire de l'abbé Chanat.

GérardMARTY

À suivre.



Les bâtiments du « château » au Puy-Chanat Photo Gérard Marty

**LE BUGUE AU TEMPS DU COURS COMPLÉMENTAIRE
(SUITE).
GABRIEL GALOU, L'INTRÉPIDE (SUITE).**



Collection Jean Batailler

Le second restaurant Galou à Gorge d'enfer

Un peu moins de 10 ans après son arrivée dans le secteur des Eyzies, Galou est propriétaire d'un restaurant-guinguette installé dans les grottes et cluzeaux du Roc de Tayac, cette falaise abrupte qui borde la Vézère.

Comme nous l'avons vu, il a su s'intégrer à la population locale et parmi les visiteurs, savants et curieux qui fréquentaient le site. Sa renommée avait dépassé les limites tayacoises puisqu'on était venu d'Audrix le solliciter pour la descente périlleuse dans le gouffre inexploré de Proumeyssac. On a également vu qu'avec la falaise, il avait acheté une métairie sur le plateau du Bil, mais cela n'était pas là son centre d'intérêt. Il préférait persister dans la restauration, les travaux liés à la Vézère, comme exploiter le sable de la rivière pour la construction, assurer le passage des touristes et faire des recherches.

On le voit poser sur une carte postale de la grotte de Font de Gaume que nous avons reproduite dans le numéro 41.

Un an après l'achat du Roc de Tayac, Galou marie son fils aîné Auguste. Le 10 octobre 1903, Auguste âgé de 23 ans épouse à Tayac Anne Archer (21 ans) sans profession. Les parents de l'épousée, journaliers tous les deux, habitent le village des Eyzies qui, à l'époque, dépendait de Tayac. On remarque que les jeunes mariés ont signé d'une belle écriture. Les témoins étaient Denis Peyrony, l'instituteur qui s'attachera à la création du musée préhistorique des Eyzies, ainsi que deux tailleurs d'habits et un cordonnier, tous trois domiciliés au village des Eyzies.

Estimant que son auberge du Paradis reste d'un accès un peu difficile et, vu qu'une route longeant la Vézère au pied des falaises vient d'être tracée, Galou a construit un nouveau restaurant.



Collection Michel Lasserre

La paillotte du Restaurant Galou

Bien entendu, il l'a bâti lui-même et l'a implanté au pied de la falaise de la Laugierie qui prolonge celle du Roc de Tayac après le vallon de Gorge d'Enfer. C'est d'ailleurs ce nom qu'il a retenu pour désigner son café-restaurant. Gorge d'Enfer est devenu son domicile dans les documents officiels.

Cependant, Galou se devait d'ajouter de la fantaisie à son cube maçonné. Tout d'abord, il agrémente les bords du toit en terrasse de pierres aux formes inattendues recueillies au cours de ses fouilles.

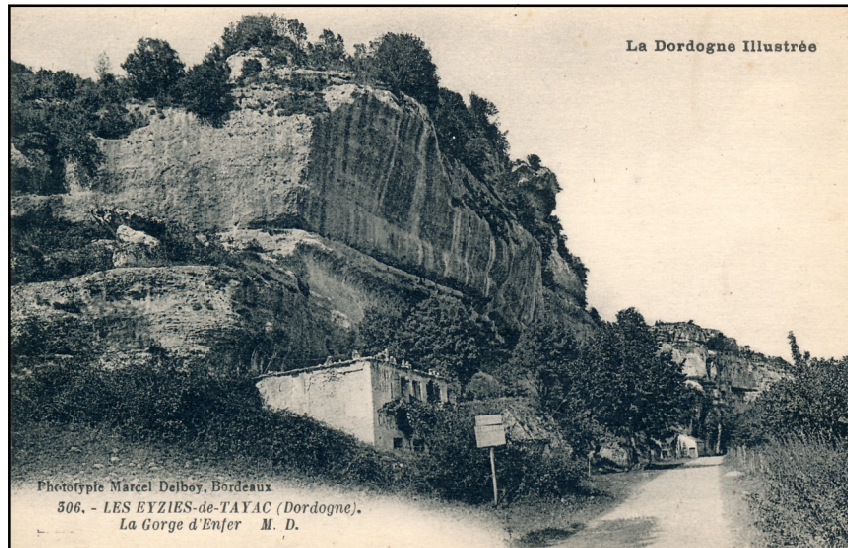
Mais l'originalité la plus marquante réside dans l'installation d'une terrasse perchée sur un énorme tronc. La plateforme circulaire en bois, supportant les tables et les chaises, est recouverte d'un toit de chaume de belle allure que l'on voit bien sur la carte postale ci-dessus. Il a peut-être été réalisé avec des joncs que Galou a pu aller faucher dans les tourbières des vallées de la Beune sur l'autre rive de la Vézère.

Pour éviter les chutes, Galou a ceinturé le plancher par une rembarde à bonne hauteur. L'accès se fait par un escalier un peu raide qui devait éprouver les mollets des serveuses. Au niveau de la route, des tables et des chaises peuvent accueillir les clients de passage. De la terrasse, les consommateurs bénéficiaient d'une vue plongeante sur la rivière et plus loin, sur la puissante église fortifiée de Tayac.

On remarque également sur la carte postale que certains visiteurs circulaient à bicyclette et que la nouvelle route était empierrée.

La falaise que l'on voit en arrière-plan n'est autre que la terminaison abrupte du Roc de Tayac, séparée du café-restaurant par le vallon de Gorge d'Enfer.

La carte postale de la page précédente met en évidence le souci pour Galou de bien signaler son établissement. Il a écrit en gros caractères noirs sur fond blanc : Café-Restaurant et Café-Restaurant de Gorge d'Enfer sur un côté et sur toute la largeur de la façade.



Collection Jean Batailler

Le restaurant Galou, quelques années plus tard

Il est dommage que la date de la carte postale ci-dessus ne soit pas connue. Il est certain qu'elle est bien postérieure à la construction du bâtiment. Elle a été prise sans doute après la mort de Galou. Les crépis se délabrent, sur le toit de nombreuses pierres manquent, les écritures se sont effacées et la végétation couvre la façade.

Victoire Sourat épouse Galou, meurt à quatre heures de l'après-midi, à Gorge d'Enfer à l'âge de cinquante trois ans le dimanche 5 février 1905. Un an plus tard, le 8 février 1906, Galou épouse Françoise Bruscant à la mairie des Eyzies de Tayac. Il est âgé de 55 ans et sa femme, cultivatrice à Sireuil, veuve d'un premier mariage, a 52 ans. Les futurs époux avaient signé le 1^{er} février, un contrat de mariage auprès de M^e Castinel, notaire au Bugue. Ils sont mariés sous le régime de la communauté de biens réduite aux acquets. Ce contrat énumère les biens apportés par chacun des époux à la communauté. La mariée apporte vingt-quatre draps, un lit à bateau complet et un pécule sur livret.

Les biens apportés par Gabriel Galou sont encore en indivision avec ses enfants mais ils reposent sur un corps de biens sis au Bil et à Gorge d'Enfer en nature de grottes à usage de restaurant et bâtiments à usage d'habitation et d'exploitation.

N'étant pas mentionné dans le contrat, il semblerait que le nouveau café-restaurant de Gorge d'Enfer ait été construit après le remariage de Galou. Son exploitation a dû se poursuivre jusqu'à la mort de Galou le 23 juin 1916 à 11 heures du soir, à son domicile Gorge d'Enfer.

Le fils aîné, Auguste a quitté la région peu après son mariage avec Anne Archer. Sur sa fiche militaire conservée aux Archives Départementales de la Dordogne, nous le retrouvons en 1904 à Cransac, en 1909 aux Eyzies puis à nouveau dans l'Aveyron à Viviez. En 1914, il est incorporé au 112^{ème} Régiment d'Infanterie. D'abord porté disparu le 5 juin 1918 à Gury (Oise), il est déclaré en captivité du 9 juin au 10 novembre 1918.

Le second fils de Galou, prénommé lui aussi Gabriel a onze ans de moins que son aîné. La famille descendant d'Auguste conserve des cartes postales montrant qu'il a embrassé la carrière militaire. Il a témoigné beaucoup d'affection pour son neveu, le fils d'Auguste, sur les cartes postales qu'il lui envoyait depuis ses différentes garnisons : caporal en Indochine puis sergent au Congo. Par la suite, la famille a perdu sa trace.

Après la mort de Galou ses biens se sont dispersés. Dans le bulletin n°1 du Spéléo-Club de Périgueux il est indiqué que le Fort de Tayac a été abandonné jusqu'à ce qu'il soit acheté le 24 juin 1921 par le colonel Andrau au terme d'une adjudication. Mais le colonel qui ne s'intéresse pas à la falaise, loue le Fort au Spéléo-Club le 23 mars 1969 qui installe un musée des cavernes dans les premières salles dégagées par Galou.

Le Spéléo-Club ayant quitté les lieux, le Fort de Tayac est à nouveau abandonné jusqu'à ce qu'il soit acheté en 2015 par Jean-Max Touron qui aménage pour la visite plusieurs sites troglodytiques le long de la Vézère et de la Beune.

Jean Maury qui faisait à la fois des recherches préhistoriques et de la spéléologie dans les falaises de la Vézère, a bien connu Galou. Dans un article sur les fouilles de son ami Le Bel, il écrit à propos du café-restaurant de Gorge d'Enfer « en 1916, année du décès de M. Galou, cette habitation fut abandonnée et mise en vente. M. Leysalle de l'Hôtel de la Gare s'en rendit acquéreur. De même, en 1921 le Roc de Tayac fut mis en vente et M. Amédée Faure, industriel et très dévoué secrétaire du syndicat d'initiative des Eyzies, en devint nouveau propriétaire. »

Au terme du survol d'un ensemble de documents et aussi d'informations recueillies auprès de ses descendants revenus aux Eyzies, on reste admiratif de l'énergie déployée par Galou et de la diversité de ses activités. Son apport à la connaissance de la préhistoire avec la découverte d'un squelette et de nombreux vestiges a été reconnu puisqu'il reçut le 23 octobre 1913 « Le Diplôme pour Services rendus ».

En 2016, son souvenir ne s'est pas complètement éteint. Une dame travaillant à Laugerie nous a conté une anecdote concernant Galou :

« Mon arrière-grand-mère me disait que Galou, pour attirer des clients aux soirées dans son restaurant, recouvrait de noir de charbon le visage d'un de ses comparses ! »

Ainsi naissent les légendes.

Plusieurs questions restent posées au sujet du couple Galou.

La première concerne cette Marie Fontalba, âgée de 52 ans, recensée en 1901 comme femme de Galou alors que Victoire Sourat, sa femme sur l'état civil, est bien présente au mariage du fils aîné en 1903. Les descendants de Galou conservent le souvenir d'une Marie, sans pouvoir préciser son rôle. Ils détiennent une carte postale du Roc de Tayac, aménagé par Gabriel Galou en Auberge du Paradis, sur laquelle une mention manuscrite indique « Marie », au-dessus d'un personnage féminin. Il n'a pas été possible non plus de trouver la commune où Gabriel et Victoire se sont mariés. On sait que Gabriel était l'aîné de sept frères et sœurs et l'acte de décès de Victoire mentionne qu'elle était la fille de Victoire Sourat et de père inconnu.

Il serait aussi intéressant de savoir pourquoi et comment, Gabriel et sa

femme, jeunes mariés, sont allés chercher fortune en Espagne dans la région de Gérone où sont nés leurs deux enfants.

Une énigme concerne le lieu de la sépulture de Galou et de sa femme. Jean Maury donne corps à la légende en écrivant : « Galou exigea d'être inhumé au pied de la grande falaise de Laugerie, à côté de sa première femme qui l'y avait précédé...il nous disait : je vois d'ici l'embarras des savants, lorsque dans quelques centaines d'années, ils retrouveront nos squelettes. »

Le pied de la falaise est actuellement envahi par de grands arbres. L'accès, pentu et glissant, en est difficile mais la récompense est grande.

On y découvre, à même la falaise verticale, trois plaques de marbre sur lesquelles on peut lire :

ICI REPOSE JEAN MAURY, ARCHÉOLOGUE, NÉ LE 21 AVRIL 1871 AU MOUSTIER, COMMUNE DE PEYZAC DU MOUSTIER, DÉCÉDÉ À LAUGERIE LE 3 NOVEMBRE 1947.

La plaque centrale comporte une croix en relief et, dans un médaillon, la photographie de Jean Maury. Sur la plaque de droite, on relève :

EN COLLABORATION AVEC J.A. LE BEL, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, IL A FOUILLÉ ET ORGANISÉ LAUGERIE BASSE PUIS IL A DÉCOUVERT ET AMÉNAGÉ LA GROTTTE DU GRAND ROC.

L'on voit que Galou a donné des idées à Maury qui, lui, a bien pris soin de repérer les lieux.

Nous remercions M. et Mme Jean-Claude Galou qui nous ont aimablement reçus et nous ont montré d'anciennes cartes postales de la famille, Michel Lasserre, ancien du Spéléo-Club qui a rassemblé de nombreux écrits et Jean-Max Touron qui a bien voulu nous faire visiter les grottes du Roc de Tayac, fermées au public.



Les sépultures de Jean Maury et de sa femme dans la falaise de Laugerie



Le caveau de Jean Maury, creusé dans le roc



Photos Michel Lasserre

Détail des trois plaques

GérardMARTY

À suivre.

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

CASTANHÒL, LO CAMINAIRE.

Castanhòl aima fotre plan tots aquels trabalhons que lo tiran de per sa bassa-cort e lo gitan pels camins de maines en vilatjons, ivèrn coma estiu. Fal dire tanben, qu'ental auva pas las raunadissas agras de la Lisa que troba que son òme es pas dels mai valents per far valer la borieta que li an laissat sos parents.

Dempuèi Nadal dusc'al dimars lardier es lo temps de tuar lo tesson quand la luna vai bien. Endonc encontra lo monde als mercats e conven, davant un chabròl, del jorn per tuar lo Mossur.

La velha al ser 'fiala sos cotèls e los plega dins un tròç de linçòl avant de los botar dins sa museta onte se troban sas rascletas per rasar la codena del pòrc e lo crochet per li traire los onglons.

Castanhòl arriba d'abòra dins la bruma d'una matinada mai d'un còp pluevinosa.

Tres o quatre òmes espèran e dins l'estable, lo tesson qu'a ren minjat, rondina. Dins la chaudièra, de l'aiga bulh.

Un cafè viste engolat e los òmes van quèrre lo tesson, lo tíran de l'estable, amb una còrda a cada pauta lo mènán a l'escala onte vai èstre sagnat. Lo drollet de la maison ajuda tanben en l'estirossant per la coa.

Lo tesson bòta tota sa fòrça a coïnar. Mas un còp alongat sur l'escala, Castanhòl li trauca la gòrja amb son cotèl sannhadòr, lo tesson s'esjangolha, lo sang giscla dins lo grial sus las gòlças bien copinhadas per la femna que vira tot aquò en i mesclant del vinaigre. Aquí per los bodins.

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

CASTAGNOL, LE CHEMINEAU.

Castagnol aime bien ces petits travaux qui le sortent de chez lui et le jettent sur les chemins d'un village à l'autre, été comme hiver. Il faut dire aussi que, ce faisant, il n'entend pas les remontrances aigres de Lise qui trouve que son mari n'est pas des plus vaillants pour mettre en valeur la petite ferme que ses parents lui ont laissée.

De Noël au mardi gras, c'est le moment de tuer le cochon quand la lune est propice. Alors, il rencontre les gens sur les marchés et convient, devant un chabrol, du jour pour tuer le cochon.

La veille au soir, il affûte ses couteaux, les entoure d'un linge avant de les ranger dans sa musette où se trouvent ses raclettes pour raser la couenne du porc et le crochet pour lui arracher les sabots.

Castagnol arrive tôt dans la brume d'une matinée le plus souvent pluvieuse.

Trois ou quatre hommes attendent et dans l'étable, le cochon qui n'a pas mangé, grogne. Dans la chaudière, de l'eau bout.

Un café rapidement avalé et les hommes vont chercher le cochon, le sortent de l'étable, avec une corde à chaque patte, le conduisent à l'échelle sur laquelle on va le saigner. Le garçonnet de la maison aide en le tirant par la queue.

Le cochon met toute sa force à crier. Mais une fois qu'il est allongé sur l'échelle, Castagnol lui tranche la gorge avec son couteau à saigner. Le cochon s'étrangle, le sang gicle dans la bassine sur les ails hachés par la femme qui remue tout cela en y mélangeant du vinaigre. Voici pour les boudins.

Una bufada de mai e lo Mossur es mòrt. Vistament lo cal lavar a l'aiga bulhenta e lo rasclar que la pèl del cambòt siague tan lisa coma la gauta d'una domaisela.

Sens perdre de temps, Castanhòl engulha lo cambalon entremièg las pautas de darrièr, los òmes tíran sus la còrda del palanc e te veiquí mon tesson pendolhat pel trau de l'engard.

Castanhòl causit un cotèl bien afialat, li dona dos o tres còps de peira de mai e te me partatja lo Mossur de la coa al babinhon. Voida la tripalha dins una selha ; aquí per far saucissas, bodins e endunles. D'un còp, còpa la testa que vendrà dins los bodins.

Un còp de ressègua e lo tesson se duèrb coma un libre. Castanhòl pren un cotelon e vai quèrre dins cada meitat que pendolha, un bocin de viande tras las costeletas : quò es los bocins del boschièr que las femnas van far còser còp sec per lo dejunar.

Après lo dejunar, tot lo monde se 'n vai a son trabalh, Castanhòl, tornarà non mas lo ser per trenchar la viande refresida : una brava jornada d'ivèrn.

Passat Caresme, Castanhòl camja de mestièr. Tira de sa remesa la carioleta amb la mòla 'gusadoira. A cunhat tanben un pairòl d'estamaire en cas onte trobariá dins qualques bòrias de las culhièras e de las escudèlas en estam. Son talher pausat sus la fièra, o dins una bassa-cort, fai virar lo mòla e frèta una lama d'acièr que cingla coma una cantairitz un pauc enraucada. Quò es lo signe per portar a 'fialar cotels e trencadors.

Veiquí coma Castanhòl passa lo printemps : un dejunar aici, un merende alaí e lo coijar dins qualqua granja.

Encore un souffle puis le cochon est mort. On doit vite le laver à l'eau bouillante et le racler pour que la peau du jambon soit aussi lisse que la joue d'une demoiselle.

Sans perdre de temps, Castagnol enfle la tige de bois entre les pattes arrière, les hommes tirent sur la corde du palan et voici le cochon pendu à la poutre du hangar.

Castagnol choisit un couteau bien affûté, lui donne en plus deux ou trois coups de pierre et partage le cochon de la queue au menton. Il vide les tripes dans un seau ; voici pour faire saucisses, boudins et andouillettes. D'un seul coup, il coupe la tête qui garnira les boudins.

Un coup de scie et le cochon s'ouvre comme un livre. Castagnol prend un petit couteau et va chercher, dans chacune des moitiés, un morceau de viande derrière les côtes : c'est le morceau du boucher que les femmes vont aussitôt faire cuire pour le petit déjeuner.

Après le déjeuner, tout le monde part à son travail, Castagnol ne reviendra que le soir pour trancher la viande refroidie : une belle journée d'hiver.

Le carême passé, Castagnol change de métier. Il sort de sa remise le chariot avec la meule à affûter. Il a placé aussi la marmite à étamer au cas où il trouverait dans quelque ferme des cuillères et des assiettes en étain. Son atelier placé sur la foire ou dans une cour de ferme, il fait tourner la meule et frotte une lame d'acier qui chante d'une voix enrouée. C'est le signal pour porter à affûter couteaux et hachoirs.

Voici comment Castagnol passe le printemps : un déjeuner par-ci, un souper par-là et le coucher dans quelque grange.



Los trabalhons de Castanhòl

Ilustracion Jaume Saraben

Petits travaux de Castagnol

Illustration Jacques Saraben

L'estiu, Catanhòl fai lo pelharòt. Atala la sauma al carreton e se 'n vai pels camins, credant cada còp que passa davant una maison :

– Pelharòt, pelharòt, pelhas, pèls de lapins... la pèl de femna val pas ren...

Las femnas li pòrtan de las pelhassas que pòdan pus servir per petaçar, de la pluma d'aucas, de las pèls de lapins secadas sus una bròca forcuda ...

Castanhòl agalha la merchandiá sul carreton e se planh que los pelhons son tròp vièlhs, que la pluma es musida e que las pèls son tinhadadas.

– Quò es per bontat, cò-ditz en tirant qualques peçòtas del borsicon que pendolha al licòl de la sauma.

L'été, Castagnol est chiffonnier. Il attelle l'ânesse à la charrette et s'en va sur les chemins, criant en passant devant les maisons :

– Chiffonnier, chiffonnier, chiffons, peaux de lapins... la peau de femme ne vaut rien...

Les femmes apportent de la chiffonaille qui ne peut plus servir à rapiécier, de la plume d'oies, des peaux de lapins séchées sur une branche fourchue...

Castagnol entasse la marchandise sur la charrette et se plaint que les chiffons sont trop vieux, que la plume est moisie et que les peaux sont mitées.

– C'est par bonté, dit-il en sortant quelques piécettes de la bourse pendue au licol de l'ânesse.

De sègre.

Gérard MARTY

À suivre.

LIMEUIL AU XIX^{ème} SIÈCLE.

Limeuil, commune rurale dont le peuplement remonte à la préhistoire, s'est établie au confluent de la Dordogne et de la Vézère, sur les pentes d'un promontoire sur lequel s'est érigée une place forte.

Le château issu de la féodalité a disparu mais l'habitat qui s'était placé sous sa protection demeure. L'artisanat y était encore important en 1950 et la petite ville offrait avec ses forges, ses épiceries, ses boulangeries et ses ateliers de menuisiers, de tonnelier et de charron une image sans doute affaiblie de ce qu'elle avait été au siècle précédent.

L'examen des relevés des recensements effectués en Dordogne à partir de 1836, permet de s'en faire une idée plus précise. Le premier recensement nous donne une population de 859 habitants. Malheureusement, il ne distingue pas ceux de la ville et ceux des différents lieux-dits.

Cinq ans plus tard, en 1841, la population s'est élevée à 880 habitants soit une augmentation de 2,4%. On voit en effet la population des communes périgourdines croître régulièrement jusque vers 1900.

C'est Jean Hypolite Linarès, maire de Limeuil qui a signé le document le 31 mai 1841.

La population masculine comprend 231 garçons, 161 mariés et 32 veufs soit un total de 424.

Les 456 femmes se répartissent en 249 filles 160 femmes mariées et 47 veuves. Le recensement est fait par ménages. Un ménage comprend le chef de famille, sa femme et ses enfants s'il y a lieu mais également les employés de maison vivant sous le même toit. La commune comportait 203 foyers ou ménages. Le bourg lui-même en comptait 124 rassemblant 464 habitants sur les 880 de la commune.

Parmi les métiers ou les charges, on remarque d'abord ceux d'une petite cité.

Il y a un curé qui abrite sous son toit sa nièce et une servante. Il est aidé dans son ministère par un marguillier qui a entre autres charges, celle de sonner les cloches.

Côté administratif on trouve un instituteur communal et un tambour pour annoncer les avis le plus souvent à la porte de l'église le dimanche matin.

À cette époque, Limeuil était chef-lieu de canton et avait un juge de paix qui s'appelait Clarétie. Ce patronyme est resté célèbre à Limeuil. Il a été porté par Jules Clarétie écrivain et dramaturge français (1840-1913) qui est entré à l'Académie Française en 1888. Une plaque signale la maison où il a séjourné.

Il y avait aussi un notaire qui s'appelait Linarès, comme le maire de la commune.

Limeuil pouvait se réjouir d'avoir 2 médecins, le maire Jean Hypolite Linarès, Siozard et 1 étudiant en médecine.

Un bourg de cette importance faisait vivre un aubergiste et un cabaretier.

La situation particulière de Limeuil facilitait l'éclosion de professions liées à la présence des deux rivières : on trouve d'abord un pêcheur et forcément un garde-pêche.

Mais de nombreuses activités découlaient de la navigation sur la Vézère et la Dordogne. On note la présence d'un buraliste vraisemblablement chargé de contrôler le passage des bateaux.

On comptait 3 patrons de bateaux, 5 mariniers, un charpentier de bateaux et un ancien marin. Il convient d'ajouter un « passager » qui n'est autre que le passeur qui assurait le service d'un des deux bacs.

Pour la nourriture, les habitants de Limeuil comptaient beaucoup sur leurs propres récoltes : on note la présence d'un seul boucher.

Un presseur d'huile proposait l'huile pour la cuisine mais également pour alimenter les lampes. Un des ménages s'offrait les services d'une cuisinière.

L'habillement était l'affaire de 2 tailleurs, 3 couturières et d'une apprentie. Les toiles étaient fabriquées par deux tisserands qui travaillaient avec leurs 4 enfants. On est étonné de relever 7 cordonniers dont beaucoup portent le patronyme de Delteil.

Dans les métiers du fer œuvrent 2 forgerons, 1 maréchal et 1 serrurier. L'un des forgerons s'appelle Faure (*forgeron en occitan*) et ce patronyme va se perpétuer jusque dans les années cinquante dans ce même métier.

Les métiers du bois sont très diversifiés : 2 scieurs de long, 8 menuisiers, 1 charron et son ouvrier, 3 tonneliers et 1 sabotier. Nous pensons pouvoir rattacher à cette catégorie 2 « tourneurs » en supposant qu'ils sont tourneurs sur bois pour fabriquer par exemple les barreaux pour rampes d'escaliers.

Pas moins de 9 maçons étaient établis à Limeuil tandis qu'un tuilier fabriquait des tuiles à partir de la terre argileuse de la Vézère.

Vivant au Bourg, donc loin des terres cultivables, 19 cultivateurs ont été recensés. Ils pouvaient se faire aider par 8 journaliers et 2 domestiques. Si notre lecture est bonne, 5 bergers s'occupaient des troupeaux de moutons.

Un habitant n'hésite pas à se déclarer rentier, une occupation rarement revendiquée de nos jours, néanmoins enviable.

Restent deux qualifications assez imprécises : 1 négociant et 7 propriétaires. On peut supposer qu'ils étaient les employeurs des 9 servantes.

Gérard MARTY

À suivre.

QUAND LA DORDOGNE GRONDE.



Photo Josette Marty

Aux Salveyries

La pluviométrie au mois de janvier a dépassé les 200 mm, c'est près de la moitié de ce qui est tombé pendant toute l'année 2015. Les pluies ont continué à tomber pendant la première quinzaine de février. Poussée par la Vézère devenue très rouge, la Dordogne est sortie de son lit pour atteindre son point culminant le 15 février. Ce n'était pas une forte crue et il n'a pas été signalé de dégâts causés par l'eau.

Par contre un bref épisode venteux a soulevé des toitures et entraîné des chutes d'arbres sur un couloir comprenant la Yerle, le Gers et Campredon sur la commune de Limeuil.

Il est possible de connaître les débits attendus de la Dordogne et de la Vézère en amont de Limeuil. Rechercher le site CRUDOR 24 et ouvrir :

DORDOGNE-Info-Debits-Les crues-
Carte.



Photo Ronald Knoth

La Dordogne au pont de Ferrand

LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association
Mémoire et Traditions en Périgord
Rédaction : Josette et Gérard MARTY
avec l'aimable participation de
bénévoles.

Les Salveyries

24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

Téléphone : 05 53 63 31 58

Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr

Le site : <http://pagesperso-orange.fr/salverio>

PRODUCTION de l'Association "Mémoire et Traditions en Périgord"

"*Lo Chalelh*" abonnement annuel :
(15 euros).

LIVRES

"*KG, Prisonnier de guerre*" de
Fernand MARTY (13 euros).

"*Tibal lo Garrèl : e la carn que
patís*" de Louis DELLUC édition en
occitan et français (20 euros).

Comme un vol de demoiselle de
Jacky Adole - Recueil de nouvelles -
(15 euros).

Constance Cassabel de Jacky Adole
- Une vie de femme dans le midi à la
fin du XIX^e siècle - (15 euros)

DVD

"*Brava Dordonha*"

Reportages en occitan sur Alles et
Paunat (Sous-titrés en français)
(10 euros).

"*Tèrmes dau Perigòrd*"

Reportages en occitan sur Redon
Espic et Cadouin. (Sous-titrés en
français) (10 euros).

"*Cloquièr dau Perigòrd*"

Mise en place de la cloche de
Conne-de-Labarde et histoire de
ramoneur (10 euros).

"*Perigòrd Negre*" : Peiraguda au
Coux et La Promenade du Nénet
(10 euros).